

DU MÊME AUTEUR

LES LOIS EMPIRIQUES DU SYSTÈME SOLAIRE.

Paris-Gauthier-Villars et C^{ie}.

L'HARMONIE TOURBILLONNAIRE DE L'ATOME.

Paris-Gauthier-Villars et C^{ie}.

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE L'ATLANTIDE.

Paris - E. Chiron.

INFLATION, VIE CHÈRE ET MAUVAIS CHANGE.

Paris - E. Chiron.

ARTICLES DE REVUES

Au sujet de l'absorption des Rayons cathodiques.

(Annales de Chimie et de Physique - Novembre 1911).

La loi de masse de l'absorption des Rayons Röntgen.

(Annales de Chimie et de Physique - Avril 1920).

Des fragments de l'Odyssée dans le texte étrusque de la monie d'Agram.

(Revue de Philologie et d'Histoire ancienne - Janvier et Avril 1926).

143 388

F. BUTAVAND

INGÉNIEUR EN CHEF DES PONTS ET CHAUSSÉES

GLOZEL

ET SES INSCRIPTIONS NÉOLITHIQUES



PARIS
ÉTIENNE CHIRON, ÉDITEUR

40, Rue de Seine

— 1928 —

AVANT-PROPOS

L'authenticité des objets retirés des fouilles de Glozel a été vivement contestée. Elle l'est encore à l'heure actuelle.

A vrai dire on ne prétend plus que la totalité de ces objets soient faux; une partie seulement du stock serait apocryphe. Pour certains antiglozélites, toutes les plaques d'argile avec inscriptions sont à rejeter; pour d'autres, on devrait se borner à éliminer quelques-une d'entre elles. Pour d'autres encore, le site aurait été simplement salé par l'incorporation artificielle de pièces frauduleuses.

L'accusation s'appuie sur quelques arguments d'ordre technique. Ils ont été discutés ailleurs, je ne les examinerai pas en détail ici. Je me bornerai à dire qu'à mon avis de technicien, ayant visité et étudié le terrain de Glozel, la preuve de l'accusation reste à faire.

En effet, aucun ingénieur ne saurait admettre que les deux caveaux voûtés en blocs bruts qui ont été découverts en 1927 aient pu être construits en tunnel. L'espace de moindre tassement constaté au voisinage immédiat des objets enfouis, loin d'être une preuve de supercherie, est conforme aux indications de l'expérience comme aux conclusions de la théorie des terres cohérentes.

On a objecté que les pièces exhumées étaient inutilisables pour les besoins de la vie courante, à raison de leurs dimensions réduites et de leur facture même; mais de tout temps les objets placés sur les tombes n'ont-ils pas eu ce caractère votif ou factice?

On objecte encore que les deux caveaux ne contenaient pas de squelettes; mais on y a trouvé des fragments d'os humains :

maxillaires, fémurs, etc. La décomposition des chairs et du périoste au voisinage immédiat des donne de l'acide carbonique en particulier. On est à Glozel en milieu humide — il y a une source à l'amont — et on sait que l'eau chargée d'acide carbonique dissout le carbonate de chaux qui passe à l'état de bicarbonate, et le phosphate de chaux qui devient un phosphate acide soluble.

On admet que notre lettre B est introuvable dans les anciens alphabets qui ont précédé le graphisme gréco-latin. Or on prétend avoir trouvé ce caractère sur certaines inscriptions de Glozel. Je dois dire que pour ma part je ne l'ai rencontré sur aucune des pièces que j'ai examinées, mais sa présence ne me causerait pas de surprise car j'y verrais le simple voisinage ou l'association en caractère complexe des deux éléments I et W ou oméga redressés qui abondent dans le graphisme glozélien.

On reconnaît, paraît-il, la preuve de la supercherie d'un faussaire facétieux dans ce fait qu'à la dernière ligne d'une longue inscription on pourrait lire le nom même de GLOZEL. Sans doute avec beaucoup de bonne volonté et pas mal d'imagination on peut arriver à se figurer qu'on est en présence de ce mot. Simple coïncidence fortuite, et le cas n'est pas rare en épigraphie. A la 7^e ligne du texte étrusque dit du Cippé de Pérouse on lit un mot bien français qui eût comblé d'aise Rabelais... Personne n'en a conclu que le Cippé de Pérouse fût l'œuvre d'un faussaire. Pour en revenir à la plaque en question, deux lignes au-dessus de la prétendue glose GLOZEL, ne pourrait-on pas lire beaucoup plus facilement encore le nom en orthographe simplifiée d'un savant éminent dont le nom fut souvent prononcé à propos de Glozel? Personne, même en manière de plaisanterie, ne se permettrait de dire que l'auteur facétieux des plaques a voulu signer faussement son œuvre en même temps qu'il la datait...

Le nombre des objets recueillis à Glozel est de plusieurs milliers, dont quelque deux cents inscriptions sur plaques. Si toutes ces plaques sont fausses, si une partie des autres objets ont été fabriqués récemment, il a fallu à cet effet une installation relativement importante. Une enquête facile ferait reconnaître le lieu d'extraction de l'argile plastique, l'emplacement de l'atelier,

le lieu de dépôt des déchets et rebuts. Cette preuve, qui serait la seule efficace, l'accusation ne l'a pas apportée jusqu'à maintenant. Sans doute elle ne l'a pas trouvée à Glozel même, puisque d'après les derniers renseignements on chercherait le coupable ailleurs...

D'autre part, il est difficile de s'arrêter à l'hypothèse que le terrain aurait été salé. Quand un gîte est d'une telle fertilité, qui donc songerait à perdre son temps pour fabriquer quelques objets supplémentaires? On ne porte pas un seau d'eau à la rivière pour la grossir...

Quoi qu'il en soit, si par impossible on arrivait à démontrer que certaines pièces sont fausses, il en resterait toujours suffisamment d'authentiques pour que les découvertes du D Morlet constituent un événement de premier ordre dans l'Histoire de la science archéologique, et pour que les diverses hypothèses émises au sujet de Glozel et de ses inscriptions trouvent à s'alimenter copieusement.

Une thèse extrêmement intéressante a été soutenue par un historien éminent : Tous ces objets constitueraient le bric-à-brac d'une sorcière établie là aux premiers siècles de l'ère chrétienne; les inscriptions seraient de simples formules magiques en cursive latine entremêlée de signes divers, que l'auteur de la thèse interprète avec facilité.

J'ai été séduit dès le début, je l'avoue, par l'élégance de cette solution du problème, et c'est bien à regret que j'ai dû renoncer à suivre le savant qui l'a présentée. Il m'a semblé, en effet, — et je m'en excuse — il m'a semblé qu'on devrait trouver dans ce bric-à-brac quelques objets, des morceaux de métal, des fragments d'ustensiles contemporains de la sorcière, des pièces de monnaie... Il paraît difficile qu'on ait pu à cette époque opérer une sélection d'objets se rapportant à des époques préhistoriques relativement déterminées. D'autre part certaines inscriptions plus longues que les autres n'ont pas pu être déchiffrées, et cependant, à première vue, elles comportent en général les mêmes caractères, voire les mêmes groupes constants de signes que les premières. Ces plaques seraient fausses, nouvelle hypothèse qui pose un problème embarrassant, car on est amené naturellement à se demander si elles

sont indechiffrables parce qu'elles sont apocryphes, ou bien si on les considère comme fausses parce qu'on ne peut les expliquer...

Ainsi que beaucoup d'autres, sans doute, j'ai cherché une interprétation par la voie sémitique, à raison des nombreuses analogies des signes de Glozel avec les caractères phéniciens. La voie est prometteuse, et cependant elles ne mène pas loin : on est conduit très vite à supposer que certains signes communs aux deux langues devraient avoir des valeurs différentes, et certains groupements de lettres ne peuvent recevoir aucune explication valable.

Ayant échoué dans ma tentative d'annexer Glozel aux origines phéniciennes, de même que j'avais dû renoncer à le faire entrer dans le domaine indo-européen, je n'en ai pas conclu que les inscriptions fussent l'œuvre d'un faussaire... J'ai pensé seulement qu'il fallait remonter plus haut encore, et que le glozélien se rattachait peut-être aux origines paléo-sémitiques, à une époque où la discrimination des deux courants sémitique et berbère n'était pas encore un fait accompli, ou plutôt à une époque où le berbère était relativement près de cette origine commune. J'ai pu identifier quelques signes grâce aux *tifinar*, et reconnaître divers mots, en particulier plusieurs noms propres qui existent encore chez les Berbères Sahariens, ce qui m'a permis de mettre en évidence une structure plausible des inscriptions funéraires.

Je livre cette modeste étude aux savants des divers pays, aux esprits indépendants qui possèdent la largeur d'idées nécessaire pour juger avec sérénité des faits nouveaux qui paraissent contredire ce qu'on a enseigné jusqu'à ce jour.

F. BUTAVAND.

GLOZEL

ET

SES INSCRIPTIONS NÉOLITHIQUES

Les fouilles exécutées à Glozel par le D^r Morlet ont livré une foule d'objets divers en pierre taillée ou polie, en os, en corne, en poterie : galets percés ou non, anneaux, harpons, aiguilles, crochets, sifflets, idoles phalliques, vases, etc... Beaucoup de ces objets portent de courtes inscriptions. On a trouvé aussi de nombreuses plaques rectangulaires en argile avec des inscriptions de plusieurs lignes, et une quantité de galets portant des dessins d'animaux, des cervidés la plupart du temps, avec des caractères d'écriture.

J'avais pensé tout d'abord que ces inscriptions courtes devaient correspondre au nom de l'animal représenté, ou de l'objet, contrairement à l'avis émis par M. Salomon Reinach, estimant qu'elles sont purement votives et ont la signification générale de « dédié » ou « consacré ».

Depuis ce moment un fait nouveau important s'est produit : la découverte de deux tombes ou plutôt de deux caveaux construits en blocs

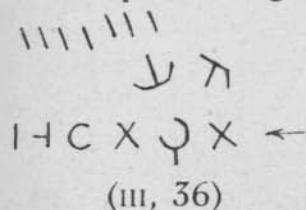
bruts, desquels on a retiré une foule d'objets; l'un d'eux en contenait plus de cent.. Je me suis rendu à Glozel à cette occasion et j'ai constaté que la très grande majorité des objets qui y ont été recueillis sont votifs; leurs dimensions réduites, leur facture — les poteries sont à peine dégourdies au feu — montrent qu'ils ne pouvaient servir pour les besoins de la vie courante et qu'ils ont été fabriqués spécialement pour la sépulture. J'ai repris l'étude des inscriptions dans ce sens.

Le D^r Morlet a donné (IV, p. 36 et suiv.) ⁽¹⁾ le catalogue des signes d'écriture de Glozel. Il y en a plus d'une centaine. Visiblement un certain nombre d'entre eux sont composés et résultent de ligatures cursives. Ainsi que l'a fait remarquer cet auteur, on y trouve tous les caractères, ou à très peu près, qui ont constitué les alphabets étrusque, lydien, libyen, italiotes, ainsi que les *tifinar'* berbères, etc... à l'exception des lettres composées de points à la façon des caractères Braille, comme les voyelles en vieil irlandais, les consonnes-voyelles et les gutturales en *tifinar'*.

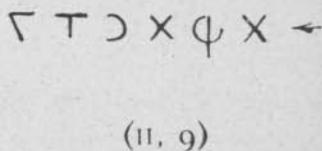
Je me suis demandé si le nombre des caractères glozéliens réellement distincts n'était pas beaucoup plus réduit, comme dans certaines

(1) D^r Morlet et Em. Fradin : Nouvelle Station néolithique de Glozel - Vichy - 4 fascicules. Dans ce qui suit on a indiqué entre parenthèses : en chiffres romains le numéro du fascicule, en chiffres ordinaires, celui de la gravure.

écritures anciennes qui pratiquaient le *boustrophédon* et dans les *tifinar'* où le retournement ou le renversement de certaines lettres ne change pas leur valeur, ou encore comme dans certains alphabets de langues nord-américaines où l'orientation d'une consonne dans chacune des quatre directions principales marque simplement la vocalisation *a, é, i, o*. Le hasard m'ayant fait retourner une gravure (III, 36), j'ai constaté que l'inscription est identique à une autre (II, 9), à part le renversement de deux lettres, en forme de C et T, et le changement de la finale, correspondant peut-être à la marque du pluriel motivée par les signes apparemment numériques que porte la première gravure.



 (III, 36)



 (II, 9)

J'en ai conclu qu'en glozélien les lettres pouvaient être orientées indifféremment, à part peut-être un variation vocalique qui correspondrait au mécanisme de la flexion (?). A la lumière de cette constatation, l'alphabet de Glozel se simplifie beaucoup et se réduit aux proportions des divers alphabets connus. Fait important, les inscriptions courtes qui paraissaient très différentes deviennent identiques, ou laissent voir un motif principal commun, justi-

fiant ainsi le point de vue qui m'avait été opposé par M. Salomon Reinach.

En passant on doit signaler que la place et le tracé des inscriptions, le trait des caractères, montrent que l'écriture est pratiquée de droite à gauche, et que dans le cas de plusieurs lignes elle est *boustrophédon*. Les exceptions à cette règle sont assez rares.

Examinons les inscriptions courtes. A côté du dessin d'un cervidé dressé sur son train de derrière on relève les signes TX (IV, 46). A côté d'un cervidé encore (II, 10) : JTX. A côté d'un cervidé femelle accompagnée de faons, on trouve le même motif précédé de) : (IV, 48) :

... H I I T X) ←

Coïncidence singulière, en retournant la figure (III, 45) qui représente le revers d'un galet sur lequel est dessiné un cervidé femelle allaitant son faon, on a encore

... + I T X) ←

soit quatre lettres communes avec la précédente inscription.

Ce motif TX ← se retrouve partout, souvent précédé de C pointé ou accentué, retourné ou couché, souvent suivi d'autres signes, parfois à un intervalle plus grand accompagné d'un caractère complexe, d'un monogramme de forme variée. Ainsi sur des galets :

$\begin{array}{l} \neg X C, \\ X \end{array} \left\{ \begin{array}{l} (IV, 34) \\ \end{array} \right. \quad \begin{array}{l} \text{X T} \\ (II, 6) \end{array} \quad \begin{array}{l} \supset T X \supset \\ (II, 7) \end{array}$

Sur une dent perforée (III, 19) : $\wedge \times ()$

Sur une aiguille en os (III, 16) : $\sphericalangle \succ \times$

Sur des galets :

(I, 16) : $\dashv + , ()$, (I, 17) $\dashv +$

Sur un galet (I, 18), poli en tranchet, un monogramme qui s'analyse ainsi : $\vdash + \subset$

Sur des galets encore :

(IV, 35) : $\supset \times T \rightarrow$, (III, 37 à ret.) : $\supset \supset \times T \rightarrow$

Sur une hache dont une face porte sept lignes d'écriture, à l'avant-dernière ligne (IV, 8 à retourner) : $\subset \times \dashv$

Sur des anneaux à inscriptions plus longues avec parfois un \supset couché ou accentué :

(III, 5) . $\vdash \times \supset$... , (III, 6) $\perp \times$...

(IV, 12) ... $\vdash \times$... , (II, 8) ... $\vdash \times$...

L'individualité de ce terme $T \times$ ou $T \times \supset$ paraît bien établie à raison des nombreux cas où il se trouve à l'état isolé. Comme on le verra plus loin il se rencontre dans toutes les longues inscriptions sur plaques d'argile — sauf très rares exceptions — parfois avec \subset initial et souvent avec un troisième signe en finale. Il arrive le plus souvent en second lieu, après un motif initial aussi constant que lui, dont il est séparé par un point, et il est isolé de la suite.

Comment transcrire ce motif $T \times$ ou $T \times \supset$ et quelle est sa signification ? Pour la croix droite ou oblique les plus anciens alphabets — phénicien, berbère, italiotes — montrent qu'elle correspond à *t*. Le signe T ne peut dès lors repré-

senter notre lettre de même forme qui dérive d'ailleurs elle-même de la croix. On ne trouve guère son analogue qu'en hébreu, avec la forme en béquille du *zaine*, *s* doux ou *z*. L'analogie de C qui s'accentue de façon variée :

$\text{C}, \text{C}^{\circ}, \text{C}^{\circ}, \text{C}^{\circ}, \text{C}^{\circ}, \text{C}^{\circ}$ etc...

avec le *betb* hébreu, qui s'accentue aussi, pour indiquer le redoublement ou l'aspiration est frappante. On transcrira donc *ts* et *b. ts*. Ceci conduit à assimiler la particule *b* au *bou* sémitique qui indique un rapport général de destination, d'habitude ou d'appartenance : ar. *aïne bou dib*, la source *du* (ou *au*) chacal, et aussi à *b'* berbère (kabyle) qui marque le possessif : *b'ourgaz*, de l'homme. Dès lors la signification de *ts* est celle de tombeau ou plutôt de *mort*, et *b. ts* veut dire : (chose) *funéraire*, cf. ar. *taz*, mourir, *tizan*, mourant.

Sur les roches très dures où l'on ne pouvait tracer des courbes, obligé qu'on était de se borner aux lignes droites obtenues par un silex qu'on maniait comme une lime, le *C* est remplacé par *deux éléments droits égaux*, formant un certain angle. Ainsi sur des galets dont l'un est percé :

$\text{Y} \times \wedge, \perp \times \vee \quad \text{+} \times \text{>}$
(11, 2 et 4) : (1, 19 *bîb*)

Par entraînement cette forme apparaît sur les roches tendres ou sur l'argile, concurremment avec la forme courbe; on trouve même une forme à trois éléments droits.

Si je reviens aux deux inscriptions sem-



Le musée de Glozel



Le terrain des fouilles de Glozel

blables de six lettres qui ont servi de point de départ, je constate que les cinq premiers signes sont connus sauf le second qui ressemble à un *phi* ou à un *psi* grec, et que d'après les précédents on doit identifier au *kh* phénicien qui a une forme analogue. On lit donc ici : *t khthr*. C'est là une forme berbère, kab. *thakthabth*, qui signifie livre, ici inscription, dérivé de *ektheb*, écrire, racine générale sémitique. La seconde de deux inscriptions gravée sur une pierre artistement décorée, était sans doute la marque — ou la carte — d'un scribe auteur de diverses inscriptions recueillies, lequel, comme nos marbriers d'aujourd'hui avait établi son atelier à l'entrée du cimetière. La première inscription qui contient des signes de numération était probablement un compte de plaques écrites, fournies ou à livrer.

Ce qui précède permet de penser qu'on se trouve vraisemblablement à Glozel en milieu paléosémitique, et plutôt berbère. On s'explique ainsi les analogies entre les signes de Glozel et les *tifinar'*, comme entre les anneaux inscrits taillés dans la pierre, et les objets semblables qu'on trouve chez les Berbères sahariens, analogies qui ont dès le début attiré l'attention du D^r Morlet ⁽¹⁾.



J'examinerai maintenant les inscriptions lon-

(1) Le lecteur pourra consulter utilement l'Essai de Grammaire Kabyle et l'Essai de Grammaire de la langue Tamachek, du G^{al} Hano-teau — Alger, Jourdan, éd^r.

gues sur plaques d'argile. Les plus étendues, de dix lignes et au-dessus — au-dessous de ce chiffre le cas est rare — sont divisées en parties par deux traits horizontaux en interligne. Ces parties sont fragmentées à leur tour par des signes formés de deux longs traits parallèles placés dans le courant de la ligne. Enfin certains mots, au début en particulier, sont isolés par des points. La presque totalité de ces inscriptions commencent en haut et à droite par un signe qui représente dans les orientations les plus diverses un angle à branches inégales. Le phénicien et le grec nous autorisent à y voir une gutturale, soit *k*. Suivent les lettres connues **T** et **C**, soit *k s b*. Ce mot a souvent une désinence par *k, s, st*, ou par un signe consistant en une simple barre droite qui ne peut s'identifier qu'à l'*n* berbère: I. Fréquemment le signe **T** est remplacé par **W**. L'analogie avec le Σ grec, le **W** phénicien, le *schine* hébreu et le *s'* étrusque le fait assimiler à une *s*, probablement chuintée. En glozélien, comme en étrusque, il y aurait eu deux sortes d'*s* qui se remplaçaient facilement dans les mêmes mots. L'initiale *k* peut s'allier à l'*s* qui suit : (II, 15).

$\succ h$ pour $\succ \Upsilon \Lambda$ <i>k s b</i>	(I, 8 à ret.) $+ \rightarrow \curvearrowright$ $[k s'] [b' s] t^{(1)}$
---	--

Une variante intéressante est donnée par

(1) Dans ce qui suit on groupera entre crochets les éléments d'un même signe complexe.

(II, 14) : = J) X L *ktbk*, où *t* remplace *s*. Une autre variante, qui a l'air d'être fautive est donnée par (II, 13) : $\sphericalangle \sphericalangle \sphericalangle \sphericalangle$ au lieu de : $\sphericalangle \sphericalangle \sphericalangle \sphericalangle$; *kbs'* pour *ks'b*. J'en reparlerai plus loin.

Que signifie *ksb*? J'avais envisagé plusieurs hypothèses et je restais perplexe. Pour faire une diversion j'abandonnai momentanément ce sujet et me mis à examiner l'inscription de Carpentras qui a été relevée sur une plaque de plomb, un fragment de sarcophage, sans doute. M. C. Jullian qui en a donné la description ⁽¹⁾ la fait remonter au début de l'ère chrétienne et y reconnaît plusieurs lettres ibériques. Elle comporte trois lignes inégales dont la première de trois caractères seulement, est écrite en verticale à gauche. Le hasard m'ayant fait regarder la figure de côté, ma surprise a été grande de constater que cette ligne verticale n'est autre que le *k^hb* de Glozel en caractères nets et bien formés :

C < ^

Faut-il voir dans *ksb* la racine sémitique *hçb*, compte, calcul, qui a donné le nom de sept dans un certain nombre de langues, étrusque *cezp*, copte *sac̄f*, basque *zaxpi*? Une telle signification serait peu adéquate au caractère funéraire des inscriptions. La variante *ktb* nous éclaire sur le sens probable : il faut y voir la racine écrire,

(1) Revue des Études anciennes, 2, - 1900. C. Jullian : Inscription de Carpentras, p. 136. Le dessin de l'inscription avait déjà été publié par M. Espérandieu.

déjà rencontrée, et ce mot signifie écrit ou verset, cf. arabe *ketab*. Ce mot suivi de *ts*, avec ou sans *b'* correspond à : Livre des morts.

On observera que dans le kabyle *ektheb*, *thakthabath*, l'articulation *th* correspond au *th* anglais dur ; elle est extrêmement répandue en kabyle ; le préfixe en *th*, le présuffixe en *th-th* constituent un motif de dérivation nominale et plus de la moitié des substantifs, en particulier la plupart des féminins, ont cette forme. Ces particules qui ont la valeur de *t-*, *t-t* en tamachek', correspondent en linguistique comparée très exactement à *sa-*, *sa-s.* du copte et du géorgien. On ne doit donc pas être surpris de voir en glozélien T et X alterner dans des mots dérivés d'une même racine.

••

Examinons le troisième élément, à la suite de *ts.*, qui lui aussi est en général isolé par le changement de ligne, par un point ou par le signe =. Avec les variantes de *s* et celles de *b*, accentué ou non, on relève : (II, 14) *s'b'b's* ; (II, 13) *sb sk* ; (I, 8) *sb s*. On est porté à rapprocher ce motif de la racine qui veut dire sept en sémitique comme en berbère. Si cette hypothèse est fondée, on doit trouver sur les autres plaques, à la même place, à défaut de *sb s*, une autre racine numérale. En effet on a (II, 12) *snn s* ; (IV, 32) *snnk*, ce qui correspond à *deux*. On sait que jusqu'à neuf inclus les noms de nombres sont apparentés en sémitique et en ber-

bère, sauf : *iggen, yen, un ; chared, keraðh, trois ; okkoz, quatre ;* pour cinq la gutturale initiale fait place à une sifflante : *semmes*. Or sur la plaque (II, 15) on a *k'ss* ; le *k* est pointé aux extrémités des deux branches, le point supérieur appartenant peut-être à la ligne du début. Le *k* pointé décèle soit un redoublement, soit une vocalisation préalable : *kss*, où l'on reconnaît le berbère *okkoz*.

Sur un galet (III, 37)⁽¹⁾ on lit *kr's-kbk-ks'b'ts*. Le signe \bigcirc , correspondant à *r* berbère, \odot s'accentue en prenant la forme de notre lettre *Q* pour indiquer le redoublement ou la vocalisation préalable, ou peut-être *r* guttural, cf. le *rho* grec avec esprit rude. Ici *kr's* correspond au berbère *keraðh, trois*. On verra plus loin la signification du terme suivant, *kbk*.

Ainsi les versets sont cités par leur numéro d'ordre, ce qui permettait d'en abrégier le texte, et, la plupart du temps, de l'omettre, en écrivant à la suite le nom du décédé, et d'autres indications le concernant. Sur certains objets les inscriptions sont écourtées. Par exemple sur un anneau votif de petite dimension on lit :

$\times = \bigcirc \omega \top \parallel \top$ [*ts*]⁽²⁾ = *r. sa sennes*

On reconnaît *ts* et *sennes*, deux. Le mot *r. sa* est peut-être un nom propre.

Les doutes qui pourraient subsister concer-

(1) Je donnerai plus loin la reproduction de l'inscription.

(2) La croix dont une branche est allongée et recourbée représente *ts*. Cf. sur un emblème cornu en pierre (I, 12)

nant la présence et l'identification des noms de nombres ainsi reconnus sont levés par l'examen de l'inscription (III, 36) reproduite au début de cette étude. L'auteur a marqué par des barres successives, au nombre de sept, les plaques qu'il comptait, puis il a tracé au-dessous deux signes complexes. Avec l'habitude que nous avons maintenant de la cursive glozélienne et des ligatures variées qu'elle comporte, nous reconnaissons sans peine dans le premier signe \mathcal{V} les lettres \perp et \smile , s et b , associées, et dans le second λ , les lettres \top et γ , s et k ; cf. (II, 13) $sbsk$. L'auteur de l'inscription a écrit le nom du nombre auquel il était arrivé.

De tout temps, et dans les écritures les plus diverses, on a utilisé des caractères complexes ou des ligatures en vue d'économiser les jambages ou la place; l'imprimerie ne les a pas fait disparaître entièrement. Le berbère a une douzaine de *tifinar*' composés qui contiennent en général la lettre *t*. Plusieurs d'entre eux rappellent les signes complexes de Glozel :

\oplus	\oplus	\parallel	\parallel	$\cdot \rightarrow$	\rightarrow	\oplus	\oplus
<i>st</i>	<i>rt</i>	<i>lt</i>	<i>ll</i>	<i>s't</i>	<i>bs</i>	<i>rt</i>	<i>rt</i>

Ils ont parfois la même valeur, mais on se tromperait en les assimilant toujours.

◦◦

Le lecteur trouvera dans le tableau suivant les premières lignes d'une douzaine d'inscriptions sur plaques qui sont examinées dans cette étude.



Un rayon du musée de Glozel



Quelques spécimens des
objets trouvés dans les
fouilles.

(II, 15)	.Lk+.)Y JTY = H	[ks] b. tsk k' ss = ...
(II, 14))C(= L)XL = W.)ZT	ktbk = nnbb = s' b' b' s
(II, 13)	IT+. W) V = T(H L' I	kbs'. tsn sbsk'n
(II, 12)	+ I) W L = T I I K.	ks' bnt = snns
(I, 8, ret.)	+ H M + T < = L C V	[ks] b' s t b' tsk = sb' s
(I, 9, rêt.)	T C) T < + : I = L	ks [b' s] b ts : n = k
(IV, 32) en diag.	L J W D L I I H -	b' ks' b' - snnk
(IV, 33)	V = T T H C T)	sss = (bouk) sksb
(III, 34)	V W) L H H →	ks' bksl...
(III, 35) 2 ^e ligne	IT)) L H Z = X H .. →	ksbsk [ll] b' = ts n..
1 ^{er} caveau	V J W C - → V C = : T L 7	bks' b' kks : = kk
(IV, 31)	(H W V T → D + I I ~	kss' bs b' tss nnb'

Sur un galet (III, 37)

{	< Q ^	7 7 7	→	kr's kb'k
}	⊥ X Q C ^	←		[ks']b b' ts

Voici une courte inscription (IV, 49) qui est tracée sur une dalle brute de roche éruptive, à côté d'un superbe dessin de cervidé mort :

← ∴ ^ 7	kb(s ou k)
X H ... →	t st? ...

On remarquera son analogie avec la variante *kb's'ts...* de (II, 13). Ceci révèle un quatrième motif *kb*, avec une lettre variable en désinence, qui est lui aussi très général. On le trouve dans presque toutes les inscriptions sur plaques, souvent répété, parfois au début, parfois au milieu ou à la fin.

Au commencement d'une tablette trouvée dans le deuxième caveau, à côté des os du crâne — on sait qu'il peut y avoir trois tablettes : à la tête, au milieu du corps et aux pieds :

→ < √ Γ = | } T Λ Γ I X | ...
kbk = k s s b n t ...

Sur un galet (IV, 37) avec le dessin plutôt lourd d'un jeune faon : Γ 7 ≡, *kb =*.

Sur une plaque (II, 14), à la fin et à la troisième ligne : H 7 et H < ←.

Sur un vase (IV, 24) :

H > > X ^ O Γ = (?), = *k r s t k b l*

Après de longues hésitations tenant à ce que les échelles à plusieurs barres représentent une aspirée forte en phénicien, j'ai dû admettre que

le signe H représente plutôt *l*. Ce serait *l* berbère, ||, dont les jambes sont réunies pour éviter la confusion avec *n* redoublé. On sait qu'en berbère, on y remédie en inclinant le second *n* : / \, ce que le glozélien fait quelquefois, mais pas toujours.

Que signifie *kb*, avec une désinence variable *s*, *k* ou *l*? Quand ce terme accompagne un nom de nombre, comme le fait souvent *k s b*, il correspond vraisemblablement au sens de chapitre, de sentence ou de prière, et peut-être faut-il le rattacher au sémitique *k b l*, tradition, cf. *kabbalah*, d'où cabale. Le plus souvent, ce terme est isolé, et comme il est très répandu, on est porté à y voir la racine générale qui se retrouve dans *qeber*, tombe, ou *qeboua*, caveau.

Dans l'inscription (III, 37) vue plus haut, on traduirait donc : *kr's*, *kb'k*, *kr'b*, *b'ts* par : troisième chapitre (ou prière, ou recommandation) du Livre des morts. Sur le vase précité (III, 24) : *krstkbl*, on lira *krst*, vase, racine générale, cf. kab. (*tha*) *q'era'ts* et *kbl*, du caveau; vase funéraire.

On a ainsi reconnu quatre éléments principaux des inscriptions de Glozel. Avant d'aller plus loin dans l'examen des inscriptions sur plaques, il convient de résumer et de préciser le peu que nous connaissons de l'alphabet de Glozel.

∴

Abstraction faite des caractères complexes et des ligatures cursives, compte tenu des orien-

tations variées et des lettres accentuées, et sans parler des rares groupes de points qui représentent peut-être, comme en berbère, des voyelles-consonnes, l'alphabet de Glozel se réduit à une quinzaine de signes réellement différents qui traduisent des articulations. On en a identifié neuf qui se partagent également entre analogies hébraïques, phéniciennes et berbères. :

b C <	kb Ψ	k 1
s T	t X +	l H
s' W	n	r O

Il ne reste guère que des types tels que

⊏, \blacktriangledown ou \blacktriangleright , ω ou $\}$, $\}$, γ ,

qui doivent traduire les articulations qui manquent au tableau ci-dessus : m , d ; f , g , z , et aussi p et v pour autant que le glozélien les possédait ; on sait que le berbère et l'arabe sont dépourvues de ces dernières. On est conduit à admettre ⊏ ou \blacktriangledown pour m , et \blacktriangleright pour z , par analogie avec les *tifinar'*. Le signe $\}$ n'est vraisemblablement qu'un s' , ω redressé, ainsi que cela paraît ressortir de certains mots : (III, 38) $\langle \setminus \} \rangle$ T b' s' b' s' , septième.

Les signes ω , γ , $\}$, représentent peut-être i consonne, y , par analogie avec le berbère.

Les caractères \times ⁽¹⁾, R , \mathcal{R} , \neg sont probablement complexes : $[tkk]$ ou $[tgg]$, $[b'n]$ ou $[b'k]$, $[b's]$, $[bs]$, ou inversement.

(1) On observera que ce signe porte le nom de *croix gammée*.

L'interprétation des signes complexes est souvent difficile à cause de la fantaisie qu'ils comportent. Ainsi pour [br] ou [sb], on a déjà vu :

∩, ⊃, R [b's]; on a encore √, √, — cf. (III, 35) sixième ligne : √ ∩ [kr] [br] — peut-être √ [bb's]. On comparera le nom féminin (t) bbs [rt] : deuxième tombe, D ∩ ∩ ⊕, et (III, 35), onzième ligne : ∩ ∩ ⊕.

Les échelles H, H, H représentent des l multiples avec vocalisation intermédiaire [ll], [ll.l], [ll.ll]. Ces signes traduiront généralement, de même que H simple à l'occasion, le mot *Lalla*, titre de politesse correspondant à *Madame* ou *Dame*, qui accompagne les noms de femmes.

Ainsi (II, 12) à la deuxième ligne :

→ H T X + , l.ll sktt, Lalla s k.t.t

(II, 13) à la troisième ligne :

← ∩ ∩ ⊥ H , l.ll s (i?) res, Lalla Sires

(III, 35), sixième ligne :

← ∩ ∩ H ∩ O X T , str [sk] [ll] [tk] b.,
Setera Lalla Takeb...

Le prénom de *Setera* se retrouve (II, 14) à la troisième ligne, et en différents autres endroits.

(III, 35) seconde ligne :

H ∩ ∩ ... l.ll b'n n, Lalla B.. nna

(III, 34), quatrième ligne :

H T C X ... ll sbt, Lalla S b.t.

Ces noms rappellent des noms féminins en usage aujourd'hui chez les Berbères sahariens : *Sires* cf. *Tiret*; *Setera*, qui signifie au sens pro-

pre *Par Amour* ; *Sk.t.t*, cf. *Takeddit* ; *S.b.t*, cf. *Tebbit* ; *Takeb...* cf. *Takabout*.

Les deux tiers des prénoms féminins touareg actuels commencent par *t* ou *tk*, *tg*, correspondant en glozélien à \times et \times . Plusieurs se terminent par *rt*. \oplus , et les deux tiers par *t*, \times .

On a vu le signe H qui est probablement lui aussi une variante de *ll*. On le trouve sur un galet (III, 39), il est orné de filets partant de ses six pointes. On lit $\vee \text{O} \text{H}$, *r'sa*, peut-être *r'eïcha*, prénom sémitique et berbère usité aujourd'hui. On observera en glozélien la gradation de l'*r* aux gutturales : *kb* Ψ *rb* ou *gb* Φ , *r* ou *rr* O , *r* O . Chez certains peuples l'*r* est indifféremment roulé ou grasseyé. Chez d'autres ces articulations sont représentées par des signes entièrement distincts. Le cas du glozélien qui les traduit par des signes apparentés allant de l'*r* simple roulé à la gutturale forte est curieux et vaut la peine d'être signalé.

Les caractères classés par le D^r Morlet sous les n^{os} 58, 59, 60 et 96, 97. (IV, 37 et 38) se rattachent à un même processus. On y reconnaît les motifs H , H , T . Sur les plaques ils viennent aussitôt après les éléments permanents et à la fin de l'inscription ou de la partie principale. Visiblement ces monogrammes correspondent à des termes importants ou constants, à des noms propres ou à des titres ; leur facture est imposante et les détache en général du texte. La présence de H et T donne

à penser qu'il faut y voir le *mas* ou *mis* berbère, maître, seigneur, qui précède certains noms propres actuels et maints autres que les auteurs anciens nous ont laissés des grands personnages berbères : *Massinissa*, *Masgaba*, *Misipsa*, etc. Ce monogramme peut d'ailleurs englober une ou même deux lettres du nom qui suit.

Mais dans la grande généralité des cas, ce signe comprend les trois éléments *m*, *s*, *t*, et il est suivi de *b* accentué la plupart du temps : *mstb'*. Il est difficile de ne pas reconnaître dans ce mot le nom de *mastaba* qui désigne chez les Egyptiens du néolithique et des premières dynasties, l'entourage qui surmontait les tombes voûtées souterraines. C'est un cinquième élément constant des inscriptions funéraires de Glozel; il se rapporte à la superstructure, et par conséquent il ne faut guère s'attendre à le trouver dans les inscriptions recueillies à l'intérieur des tombes voûtées. Aussi bien parmi les plaques qui ne les contiennent pas figurent les deux plaques de tête dont je donnerai le texte plus loin et qui ont été retirées des deux caveaux découverts en juin 1927.

Ce cinquième élément est très souvent placé à la fin de l'inscription ou à la fin d'une division.

(II, 13) dern. ligne	┌ ! J + . H H ←	[mst] t b's
(I, 8 à ret.) —	: T J T H	[mst] s b's
(IV, 32) —	: T) H	[mst] bs
(II, 14) 4 ^e ligne	┌ H U = →	[mst] b' =

Voici d'autres cas :

(III, 35)	3 ^e ligne	ト J H ←	[mst] b's
-	7 ^e	→ H J K	[msb] b [ss]
-	11 ^e	→ H ^	[mst] b ⁽¹⁾
(III, 34)	5 ^e	→ H <	[mst] b'

Dans les exemples suivants le monogramme correspond à *mas* ou *mi* et annonce un nom propre :

1^{er} Caveau → H > [mst] n. s. *Massinissa* ?
 (II, 12) 3^e ligne () | H X H = ← [mst] tlb'
Mas Taleb, le maître, le savant. On en rapprochera le début de la 2^e ligne du plomb de Carpentras, après *bou* :

→ ▽ H H O ... [bou] [mst] lb'...

On comparera encore, à l'avant-dernière ligne:
 (I, 8) → H H O [ms] 'br, *Mas-Ibéra* (?).
 avec le dernier mot de la troisième ligne du plomb de Carpentras :

— H O ... 'b'r

On observera que *Ibéra* est un nom d'homme encore usité chez les Touareg.

Voici le fac-similé de l'inscription de Carpentras :

	b)	
	s	↑	>
	k	>	
	(bou) [mst] l b' (?) r z		
	→ ▽ H H O > O		

(1) Les signes X ^ analogues aux signes complexes ci-dessus, mais dans le mode oblique et qui accompagnent *b'ls* ou *ls* sur deux galets examinés plus haut (IV, 34) et (II, 6) contiennent les 4 articulations *m*, *s*, *l* et *b* : ^ Le monogramme représente *mas'aba* en entier.

ΛΙΛΕΠΟΧΙΥΖ+ΡΞ(Ξ(ΞΟ

? k ? k r [ss] n b [ts] t [bn] ? b 'b r

A part trois ou quatre signes qui d'ailleurs semblent manquer de fini, les 24 lettres ou signes ont leurs analogies dans l'alphabet de Glozel. Les deux premières lignes se lisent : « Inscription de Mas Taleb... rza. »

La dernière ligne ne peut être interprétée à cause des lettres incertaines. Toutefois on y reconnaît, semble-t-il, certains éléments constants : *ts*, *krss*, trois, et peut-être *kb*, enfin le nom propre *Ibéra*.

Malgré le caractère aléatoire de ces indications on peut dire en somme que le texte de Carpentras a la forme des inscriptions funéraires de Glozel, et qu'il débute par le même motif principal et initial de celles-ci.

o
o o

J'examinerai maintenant quelques inscriptions sur plaques, choisies parmi les mieux conservées et les plus lisibles.

— Voici une inscription (*Mercur*, 1^{er} août 1927) trouvée dans le premier caveau en juin 1927, à côté des os du crâne. Elle est écrite dans le sens direct.

→	L T W V T D X II ~ =) Q 7 Y I IH ⊕ V C' X ⊕ IV J . T .	k s s' b s [bou] [tss] nn [?] = b' r k z n n [mss] ns b' [t k k] [rt] n k b s .
---	--	--

On lit : *kss'b*, écrit — *s*, de lui — *bou*, pour — *ts*, mort — *snn*.. second = *b'*, de — *rkz nnt*, *kab*, *ourgaz*, homme, époux, d'elle — *mass inisa* — *b'*, de — *Taggart*, nom propre féminin encore usité chez les Touareg — *n* à (?) — *kbs*, caveau.

Verset des morts second, Mas Inisa, époux de Taggart, Caveau.

— Deuxième caveau. Inscription de tête, écrite en sens direct (*Mercur*, 15 août 1927).

→	$\langle \quad \sphericalangle \quad \sphericalangle \quad =$ $\rangle \quad \top \quad \dashv \quad \Gamma \quad \quad X$ $\subset \quad \wedge \quad \odot \quad = \quad H$ $\times \quad D \quad \rangle \quad \dashv \quad \oplus$ $R \quad l \quad \omega \quad \sphericalangle \quad \setminus$	<i>k b k =</i> <i>k s s b n t</i> <i>b k r = l</i> <i>t [bou] b s [rt]</i> <i>[k b'] k s' s' n</i>
---	---	--

On lit : *k b k*. caveau — *k s s b n t*, inscription d'elle — *b k r*, vierge; on observera que le caveau est très court, 1 m. 42, ce qui correspond à la taille d'une toute jeune fille = *l*, *lalla*, d^{elle} — *tb' b s (rt)*, *Telbechirt*, nom propre féminin encore usité — *k b' k*, caveau — *s' s' n*, silence, berbère *sousem*, se taire.

Caveau. Inscription de d^{elle} *Telbechirt*, vierge. Caveau, silence (ou chapitre sixième?).

— Inscription (1, 9) à retourner. Ecrite en boustrophédon.

$\top \quad \sphericalangle \quad \top \quad \sphericalangle$ $\dashv : = \quad \sphericalangle$ $\subset \quad \perp \quad \omega \quad \sphericalangle$ $\gamma = \times \quad J$ $\top \quad \rangle \quad k \quad \rangle \quad \subset$ $R \quad X \quad \top \quad \rangle \quad \top$	← <i>k s [bs]</i> <i>[bou]</i> <i>[ts] : n = k</i> <i>b' s' s b</i> <i>k = t k</i> <i>b' b [ms] b s</i> <i>[k b' ?] [mst] s b' s</i>
---	--

On lit : Livre des Morts. Chapitre septième.
Tombeau de Mis Ibsa... Mastaba. (*Ibsa, Ifis*,
prénoms berbères actuels).

— Inscription (II, 12), boustrophédon.

X I) W V = T I I T H X E = () (^ .) () T I W ()) H T X + '	k s' b n t = s n n s = [ms] t l b' k b' b b' s n s k b' [l.ll] [s k] t t
--	---

On lit : Livre second. Mas Taleb. Chapitre
deux. Caveau de Lalla Takkedit (prénom ber-
bère actuel).

— Inscription (IV, 32). Ecrite en diagonale.
Boustrophédon.

	<table border="0"> <tr><td>b'</td></tr> <tr><td>k s' b'</td></tr> <tr><td>k n n s -</td></tr> <tr><td>b' t s k</td></tr> <tr><td>s s l r t</td></tr> <tr><td>t n n</td></tr> </table>	b'	k s' b'	k n n s -	b' t s k	s s l r t	t n n
b'							
k s' b'							
k n n s -							
b' t s k							
s s l r t							
t n n							
: T, H =	: s b [mst] b'						

On lit : Verset second des morts. Tr..., nom
propre féminin (cf. berbère *Ter'zek'*, *Tirzounet*,
Touarouet, etc...) — *nnt*, d'elle. Mastaba.

— Inscription (IV, 33). Boustrophédon.

V = X T A A A) Y T R L = W J I) = O =	[sss] = [k ou b] s k s b k [b'n]. ss (b'n ou b'k) = s' s' b b' b r =
--	---

On lit : Sixième (chapitre). Inscription du caveau. Sixième = Silence = ... Ibéra.

— Inscription (II, 13). Boustrophédon.

1 T X . W M > 1	k b s' . t s n
= T C T L' 1	= s b s k' n
W > 1 H X > 1	k [bk] . t [l.ll] s (i) [rs]
1 H \ (J T Y)	n l n n b m s s b
J L () . H H \ =	= k m m , b k b k
T C \ 1 / W	[ts] b' s s n s'
. T U + . H	[ms] , t b' s.

On lit : Livre des Morts, septième. Caveau de Lalla Tiret, épouse de Mas... = Agmama (nom propre d'homme encore usité, litt. : frère, fils de la mère). Chapitre des Morts deuxième. Mastaba.

Les inscriptions plus longues, de onze et douze lignes (III, 34 et 35) se composent de plusieurs parties où l'on reconnaît les éléments constants *ksb*, *kb* ou *kb'*, *ms t b*, ainsi que des noms de nombres et des noms propres. Je n'aborderai pas ici leur étude détaillée, mais le lecteur pourra s'y exercer en utilisant les résultats acquis, malgré les incertitudes qu'ils peuvent présenter. Ces plaques funéraires sont collectives et chacune des parties est construite comme les inscriptions plus simples étudiées ci-dessus, à l'aide des mêmes éléments, avec un remplissage de particules ou de mots que nous ne pouvons pas encore analyser très exactement.

A titre d'indication, je mentionnerai, par exemple, sur la plaque (III, 35), qui est la plus

longue, les éléments constants et les noms propres :

- Première partie : 1.2 : *k s b s ... l l b'nn ... t s n*
 1.3 : *b k b s [mst] b's k s [bn] l*
 1.4 : ... *k b b k ...*
- Deuxième partie : 1.6 : *[k s] [b s], str... l l l t k k b...⁽¹⁾*
 1.7 : ... *[mst] b [s s] ...*
 1.8 : = *k b ... k r s ...*
 1.9 : ... *s n n s s n s k ...*
 1.10 : *[bou] . s n l k b*
 1.11 : *[mst] b ... b [b s] [r t]⁽²⁾*

L'authenticité de cette plaque a été contestée à raison de ce qu'à la dernière ligne on lirait le nom de GLOZEL, ce qui décèlerait l'œuvre d'un faussaire facétieux, paraît-il... $\zeta \rho \theta \xi \iota \gamma$.

Le lecteur appréciera la valeur d'une lecture aussi fantaisiste, à laquelle aucun esprit sérieux ne saurait s'attarder, non plus qu'à celle qu'on pourrait faire à la seconde ligne au-dessus :

... $\Delta \nu \zeta \lambda \gamma$

où l'on verrait, en orthographe simplifiée, le nom d'un savant dont on parle beaucoup à propos de Glozel.

Ces deux lignes doivent être lues de droite à gauche :

.. *ss' b r b b s (bb ou nn) s* dernière ligne
 .. *s b'k [bou] s nt...* 2° ligne au-dessus

En terminant, je signalerai l'inscription mag-

(1) Cf. Takabout, prénom sabarien actuel.

(2) Cf. Telbechirt, caveau n° 1.

dalénienne de Montespán-Gantiès, rappelée par M. Cazedessus (*Mercur*, 1^{er} septembre 1927) :
 |YVX ||X< . Ainsi que l'observe cet auteur, les signes sont les mêmes que ceux de Glozel. On y remarque le groupement X || X qui se trouve sur les anneaux sahariens dits *ebebeg*, où il arrive en troisième lieu, après *ouanek*, c'est moi et un nom propre. Ce mot + |+, *tennat*, signifie ayant dit. La formule est : *c'est moi, une telle, ayant dit...* Il semble qu'on retrouve le même motif X || X ou X | X sur divers anneaux de Glozel.

°°

Il résulte de ce qui précède que les Glozéliens connaissaient la numération. Quelle était leur base? Evidemment un nombre supérieur à sept, puisque sur l'inscription (III, 36) comme sur une plaque en bois de cervidé (*Mercur*, 15 juin 1927) ce nombre est détaillé par des barres. Après avoir commencé à compter par deux, ainsi qu'en font foi d'anciens vestiges, les hommes ont compté par quatre ou par cinq, se réglant sur le nombre des membres des animaux supérieurs ou sur celui des doigts de la main. Puis en doublant, ils ont passé à la numération par huit ou par dix. Dans une foule de langues (soudanaises, bantou, malayo-polynésiennes, ouralo-altaïques, voire berbères et indo-européennes) on trouve trace de cette origine dans les noms de quatre ou de huit. C'est un sujet que je ne développerai pas pour le moment. Je rappellerai seulement que la nu-

mération étrusque porte la trace du passage de la base huit à la base dix, que dans le texte étrusque de la Momie d'Agram, qui se compose de fragments de l'*Odyssée*⁽¹⁾, les nombres sont exprimés dans le système octaval. Je rappellerai encore qu'en étrusque **X** *ofer* représentait *octobre*, ce qui correspond à la notation de forme latine **X**^{ober} et paraît montrer que le chiffre romain **X** a commencé par exprimer la base huit avant la base dix. Ces considérations donnent à penser que la base des Glozéliens était huit. En fait, sur les inscriptions nous n'avons pas trouvé jusqu'à maintenant, de nom de nombre supérieur à sept. Sur les deux plaques numérales, citées plus haut, le nombre des barres groupées est de sept. Quant à l'inscription (II, 9), dite du grattoir-burin, les stries qu'elle porte à son rebord supérieur paraissent plutôt être une simple ornementation ou la figuration de poils complétant le dessin qui comporte, à l'avant, dans la partie allongée, un œil avec l'aspect général du museau d'un animal⁽²⁾. On a vu que le mot écrit sur cet objet est le même que celui du galet (III, 36), à part la désinence qui est *k* pour le grattoir-burin et *n* pour le galet. Si les stries du premier repré-

(1) V. Revue de Philologie et d'Histoire ancienne. - Janvier et avril 1926.

(2) On observera que ces stries, comme le dessin de l'œil, sont d'une facture légère, alors que les lettres sont profondément entaillées. Sur le galet (III, 36), le trait des barres numériques et celui des caractères sont de même force.

sentaient un nombre — neuf en l'espèce — comme les barres du second qui sont au nombre sept, le mot qui signifie inscription, ou un mot de la même famille, aurait le même sens dans les deux cas, avec la même forme *u* du pluriel berbère.

Sur la plaque numérale, au-dessus des sept barres sont les signes $||\times$. Le caractère \times représente vraisemblablement la base huit; on observera en passant que \times est l'initiale du berbère *tam*,

$\square+$, qui signifie huit. Le nombre exprimé est donc : deux fois la base plus sept, soit 23. Que signifient les deux signes placés au-dessus : H H ? Le premier rappelle la forme générale du monogramme *ms*, *ms t*, le second est *l*. Faut-il admettre que H représente l'unité du 2^e ordre correspondant à la centaine octavale et l'autre signe, celle du 3^e ordre, mille? On arriverait à un nombre considérable :

$$(8 \times 8 \times 8) + (8 \times 8) + (2 \times 8) + 7 = 599$$

D'autre part, H pour la centaine, et H pour le millier, ne cadreraient aucunement avec les analogies sémitiques ou berbères : tam. *timiḏbi*, ar. *miat*, cent; tam. *agim*, ar. *alef*, mille. On est conduit à penser que la première ligne représente le nom des objets dénombrés, par analogie d'ailleurs avec l'inscription (III, 36) qui comporte ces deux éléments, dont l'un est le mot livre ou tablette inscrite. Ici il s'agit vraisemblablement des objets à inscriptions courtes, plus nombreuses que les tablettes, et à cet égard on ne peut s'empêcher de rapprocher le mot de la pre-

mière ligne. [mt] l, de la racine générale qui signifie : sentence, proverbe, mot, formule, et qui a donné l'ar. *metel* et l'hébreu *maschl*.

Ce qui précède ne constitue que des présomptions. Avant de conclure que les gens de Glozel comptaient par huit, il convient d'attendre la découverte de nouveaux documents numériques. Il serait assez anormal que les Glozéliens aient pratiqué la numération par dix plusieurs milliers d'années avant les anciennes civilisations que nous connaissons. Mais ce ne serait pas la première surprise causée par les découvertes de Glozel qui nous apprennent que l'écriture alphabétique était pratiquée bien avant l'époque assignée jusqu'à maintenant à son invention.

*
* *

Cette étude comporte forcément des erreurs de détail ou des imprécisions dans l'identification des lettres comme dans l'interprétation des mots. J'ai tenu néanmoins à présenter ces essais de traduction — quitte à les rectifier plus tard, s'il y a lieu — parce qu'ils mettent en évidence la forme générale des inscriptions votives ou funéraires de Glozel avec les éléments constants, les termes de parenté et les noms propres qui dénotent des analogies sémitiques et plutôt berbères. Cette forme témoigne du sens pratique des Glozéliens qui se bornaient à mentionner par leurs numéros les versets ou les chapitres du Livre des morts sous la recommandation des-

quels le défunt était placé. Ce recueil de prières ou de préceptes a certainement été fixé par l'écriture. Peut-être trouvera-t-on à Glozel quelque dalle, ou les fragments d'une dalle plus étendue et plus épaisse que les autres, dont le texte sera exempt de noms propres, c'est-à-dire que les monogrammes en échelle ou en quadrillage y seront rares, et qui sera réparti en divisions régulières dont le nombre ne paraît pas devoir être inférieur à sept. Ce serait le Livre des morts de Glozel qui permettrait une vérification plus étendue des résultats déjà obtenus.

D'autre part la présence du mot *mastaba*, la quantité d'objets recueillis en pleine terre à faible profondeur donnent à penser que ceux-ci se rapportaient à la superstructure des tombes, qui a subi les ravages du temps, mais qu'au dessous de cette couche doivent se trouver d'autres caveaux souterrains analogues aux deux qui ont été découverts et explorés dernièrement.

L'analogie du plomb de Carpentras mérite de retenir l'attention. Il faut se garder d'en tirer des conclusions hâtives et d'y voir la preuve qu'un même substratum ethnique se serait maintenu dans notre pays depuis le néolithique jusqu'à l'ère chrétienne, soit pendant cinq ou six mille ans, ce qui n'est d'ailleurs pas impossible. Le plomb de Carpentras est peut-être dû à quelque élément d'importation relativement récente, venant de l'Afrique du Nord et d'origine punique ou berbère...

D'après leurs historiens, Ibn Khaldoun en particulier, les Berbères sont établis depuis sept mille ans dans l'Afrique septentrionale, ce qui remonte au néolithique. Ils ont pu franchir le détroit de Gibraltar et peupler une partie de l'Europe occidentale. On sait qu'une étendue considérable de la France et de l'Europe a été occupée par les Ligures avant l'arrivée des Indo-Européens, et une thèse a été soutenue, d'après laquelle les Ligures seraient des Berbères. Ces considérations, malgré le caractère hypothétique qu'elles comportent, permettent d'entrevoir la portée que peuvent avoir les découvertes de Glazel concernant le problème des peuplements primitifs de la Gaule et plus généralement des pays d'Occident.

Il ne paraît pas impossible que l'écriture alphabétique, qui est à la base de la civilisation méditerranéenne, dont nous nous réclamons, soit née en Occident et qu'elle ait gagné l'Orient méditerranéen pour s'y épanouir et nous revenir ensuite.

Septembre 1927.